

dossier

Le talon d'Achille du Contrat pour l'école : une attitude technocrate

Gérard Fourez

Que s'est-il passé à la guerre du Vietnam, ou à celle d'Algérie et peut-être maintenant en Irak ? Une armée puissante, forte de son organisation et de sa technique, s'est trouvée finalement perdante face à des paysans en sandales. La technique et l'excellente résolution des problèmes n'ont pas suffi. Par ailleurs, ceux qui ont réussi à trouver du sens à leur action l'ont emporté. Les plus faibles l'ont emporté sur la technique.

Le Contrat pour l'école pourrait subir le même sort : avoir raison sur le papier, mais finalement avoir tort, faute de donner leur place à certaines dimensions du problème.

Le diagnostic à la base du contrat pointe quatre difficultés : les apprentissages de base, la non-acquisition des compétences attendues, une ségrégation scolaire inacceptable et trop de « relégations scolaires ». Une grande

absente: l'admission comme difficulté structurelle, le fait que trop d'élèves — et trop d'enseignants — vont en classe avec des pieds de plomb.

L'énumération des six objectifs confirme cette absence. On y parle d'exigences à maintenir, d'une pédagogie qui fasse acquérir les compétences, d'un enseignement de haut niveau, de parcours scolaires cohérents et d'une efficacité des apprentissages. Mais jamais d'une école produisant des élèves et des enseignants heureux.

Certains diront que cela va de soi. Peut-être, mais ne serait-il pas plus sage de le mentionner, car cela va encore mieux en le disant. On sait en effet où mène le non-dit en éducation: il devient la dernière priorité. Quand, par exemple, on ne donne à l'art aucune place bien précise, il risque de n'avoir que la dernière. Dès que l'on veut donner sa place à ce qui n'est pas d'une rentabilité immédiate, les objections fusent: il y a trop de choses à faire pour s'occuper de ce qui n'est pas « directement utile ». Le contrat pour l'école ne nie nullement

l'importance de tout ce qui est humain, mais c'est ailleurs qu'il « met le paquet ». Il n'y a que très peu de phrases qui légitiment une autre approche de l'existence que celle de l'efficacité.

Mais cette approche est-elle si efficace que cela? Quand on y regarde de près, elle promeut une école qui, pour ses acteurs mêmes, perd de plus en plus son sens. Son efficacité risque alors de ressembler à celle de l'armée américaine au Vietnam.

Que signifie ce « contrat » qui est centré sur une série de problèmes à résoudre, mais manque peut-être d'un souffle enthousiasmant, tel celui qui animait les marcheurs de la piste Ho Chi Min? Après en avoir terminé la lecture, j'en suis arrivé à la conviction qu'au-delà d'une multiplicité de points qui méritent discussion, c'est un revirement plus profond qu'il nous faudrait. Au lieu de présenter un plan d'action, dont on questionnera souvent le sens, ne serait-il pas important de commencer par favoriser sur le terrain la mise en œuvre d'un enthousiasme qui existe réellement?

Plutôt que de se présenter aux acteurs du terrain comme des technocrates qui, d'en haut, prétendent dire ce qu'il faut faire, les acteurs politiques ne devraient-ils pas être à l'écoute des nombreuses aspirations et réalisations de la base? Plutôt que d'être des « solutionneurs » de problèmes, ne faudrait-il pas qu'ils deviennent des réalisateurs d'une histoire? Qui sont les réalistes: ceux qui sont tellement occupés à la nécessaire chasse aux alligators qu'ils en oublient qu'ils étaient venus pour assécher le marais, ou ceux qui, comme l'indique un poster de la Nasa, ne savaient pas qu'aller sur la lune était impossible, et, pour cela, l'ont fait? Cette dimension « quasi spirituelle » n'est guère présente dans le « contrat stratégique », et cela risque de causer son échec. Il n'est pas trop tard, mais il est temps, pour percevoir que la promotion de l'éducation ne peut être ramenée à la pure technicité... même si beaucoup de technique y est nécessaire. ■